

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 28

Artikel: Gertrude à la Becca d'Audon : [1ère partie]
Autor: Hoinville, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204362>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Entre ciel et terre.

NOtre petit chemin de fer du Signal est de plus en plus apprécié. Bien dommage seulement qu'il soit allé se nicher au diable vert, tout au fin fond du Vallon, sur une place qui est aujourd'hui d'une désolante aridité. Quand donc notre édilité se décidera-t-elle à aménager un peu ce vestibule de l'idyllique vallon de Montmeillan et à épargner à l'œil, encore ébloui par les splendeurs du Signal, un contraste des plus pénibles. Où sont les beaux ombrages dantan ; où donc est la petite source « ferrugineuse », où, collègiens, nous allions nous désaltérer, entre deux leçons, parce qu'on nous disait que « c'était bon pour la santé » ?

En mais, il est certain qu'elle avait quelques vertus, notre petite source lausannoise. Pourquoi donc ne la ramène-t-on pas à l'endroit où, jadis, elle sourdait. C'était, vous vous en souvenez, à l'extrémité d'une allée de hauts marronniers, que bordait le cours paisible du Flon, au fond d'un puits en maçonnerie, abrité par une rustique toiture et sombre comme une cave.

En ce lieu, au temps où Lausanne était le rendez-vous de la société brillante de l'Europe, l'*Académie des Eaux* tenait ses séances, sous la présidence de la gracieuse Suzanne Curchod, fille du pasteur de Crassier. Elle épousa ensuite le Genevois Necker, ministre des finances de Louis XVI ; leur fille fut Madame de Staél.

Pourquoi donc, en souvenir de cette brillante époque et pour rendre hommage aux vertus modestes mais incontestables de notre petite source, n'édifierait-on pas, au centre de la place du Vallon, une élégante fontaine entourée d'arbres, de plates-bandes fleuries et de bancs. Au seuil même de notre belle forêt de Sauvabelin, à la station du funiculaire du Signal, que prennent, on peut le dire, tous les étrangers qui passent à Lausanne — lequel, en effet, quitte notre ville sans être monté à notre belvédère de Sauvabelin, indiqué par tous les guides comme l'un des plus beaux points de vue — n'êtes-vous pas d'avis qu'on ne peut maintenir l'état de chose déplaisant qui existe aujourd'hui ?

Allons, les citoyens riches et généreux — ce n'est pas incompatible — ; allons, les sociétés de développement ; allons, l'édilité même, un bon mouvement !

*

Mais, assez sur ce point. Ce que nous voulions tout d'abord, c'est vous conter une plaisante histoire.

Une famille étrangère, des Français, à en juger à l'accent, montait au Signal avec le funiculaire. C'était la première fois, sans doute, que ces bons voyageurs venaient en Suisse et peut-être même quittaient leurs pénates. Ils avaient, sur notre pays, des idées qu'ont encore beaucoup de leurs compatriotes, ignorants de ce qui existe et se passe en dehors de France.

La rampe du chemin de fer, qui n'a certes

rien d'excès pour notre temps, leur était déjà objet de grand étonnement.

— Vois donc, père, disait la dame, s'adressant à son mari, comme ça monte ! On n'aperçoit déjà presque plus le fond de la vallée.

— En effet, c'est vertigineux.

— M'man, m'man, regarde dans ces murailles : des plantes !

— Mais, mon enfant, ce sont des saxifrages, des plantes de montagne ; vois comme elles sont délicates.

On atteint l'entrée du tunnel. Dans cette gaine étroite et sombre, la ligne semble plus rapide encore.

La dame se retourne brusquement et, se cachant le visage dans les mains :

— C'est horrible ! Quelle inclinaison ! J'en ai mal au cœur !

— Mais, m'man, ne regarde donc pas, ça te donnera le vertige.

— Rassure-toi, mon amie, ajoute le père, nous voici tout de suite au sommet de la montagne.

— Sais-tu, p'pa, que ce petit tunnel est déjà passablement long.

— Est-ce que nous redescendrons avec ce chemin de fer, demande madame, inquiète ?

— Non, je ne pense pas. Nous essaierons de redescendre à pied pour joindre du point de vue. Mais il nous faudra peut-être bien deux heures. Enfin, nous verrons.

Nous étions arrivés. Nous quittions cette « joyeuse » famille. Espérons qu'il ne lui sera rien survenu de fâcheux au milieu des séracs, des crevasses et des précipices du Sauvabelin-horn et qu'elle ne gardera pas un souvenir trop terrifiant de sa course.

A la chambrière.

SONNET MILITAIRE

C'est un dimanche soir dans la chambre B 43. On hurle à plein gosier : « Quand nous allions

[tous deux... »]

Mais Bovay, pour montrer qu'il est seul amoureux, Soupire à la fenêtre une chanson française.

Coquoz ne chante pas : il regrette Savièze Et le mazot tout brun sous le ciel glorieux. Le caporal gravit son lit d'un air hargneux, En fredonnant : « Charrett', que je suis à mon aise... ! »

Un zélé, dans l'espoir d'être plus tard « pointé », Fourbit son yatagan et poutze avec fierté. — Mais voilà qu'un signal dans le préau résonne...

Et le silence vient dans nos appartements. On n'entend dans la nuit qu'un long chant monotone : C'est le chœur solennel de quinze ronflements.

La Pontaise, 1906.

GEORGES RIGASSI.

Gertrude à la Becca d'Audon.

MONSIEUR Jean Hoinville, à Lausanne, vient de publier en allemand une piquante nouvelle dont l'héroïne est Gertrude d'Avry, la toute jeune femme d'un savant lausannois, beaucoup plus âgée qu'elle, et qui la

* Die Schneewitche, Roman von JEAN HOINVILLE. — Verlag Neukomm und Zimmermann, Bern.

néglige pour l'amour de la géologie. Les méchantes langues prétendent que Gertrude se console avec un médecin de Paris. Le fait est qu'elle ne paraît pas consternée outre mesure quand, à Wimmis, où elle passe l'été, elle apprend qu'un grave accident a dû arriver, à la Becca d'Audon, à son mari et à cinq étudiants qui l'accompagnaient. C'est le pasteur de l'endroit qui, avec toute sorte de ménagements, lui apporte la fatalité nouvelle. Un accident à un alpiniste aussi éprouvé que M. d'Avry ! Gertrude se refuse à y croire. Cependant, pour en avoir le cœur net, elle ira aux renseignements sur les lieux mêmes et, aux yeux ébahis du bon ecclésiastique, la voilà qui enfourche sa bicyclette et qui pédale dans la direction du Châtelet. Ce qui lui arriva là, c'est ce qu'on verra par le récit suivant, que M. Jean Hoinville a bien voulu nous autoriser à traduire pour les lecteurs du *Coniteur*.

I

Au Châtelet, Gertrude, sans se nommer, apprit de la bouche de l'hôtelier de l'*Ours* que les choses étaient au pis, et l'aspect de cet homme aux traits rudes et aux clairs regards disait bien qu'il n'y avait pas à se tromper sur le sort des « six messieurs du canton de Vaud ».

— Ils auraient pu, à la rigueur, donner encore signe de vie ce matin si la chance avait voulu leur faire rencontrer un abri quelconque avant la tempête, un chalet à mi-chemin de la Becca d'Audon ; mais les montagnards des Ormonts et du Châtelet ont fouillé en vain tous les refuges sur les deux versants de l'alpe. Je crois donc, madame, que l'espoir de retrouver vivants les disparus est bien mince.

Gertrude ne se laissa pas démonter.

— Billevesées que tout cela ! s'écria-t-elle. Comment, vous, un homme de sens rassis, pouvez-vous y ajouter foi ? Rien ne sert de voir les choses en noir, d'emblée. On ne meurt pas si vite que vous croyez, je puis vous l'affirmer... Et puis, dites-vous bien que nous avons affaire à des ascensionnistes éprouvés, à des membres du Club alpin, qui ont surmonté des difficultés autrement plus grandes que celles que peut offrir votre Becca d'Audon.

Le ton de la petite dame déplut à l'hôtelier.

— Ta, ta, ta ! Eprouvés ou non, des touristes ne peuvent rien contre un temps comme il faisait ces jours-ci. Ce ne seraient d'ailleurs pas les premiers membres du Club alpin à qui une imprudence coûterait la vie. Pour avoir échappé au danger, il faudrait qu'ils eussent pu se blottir à temps sous quelque rocher ; mais, cette chance-là, je ne vois pas comment ils l'auraient eue.

— Et pourquoi pas ? N'est-il pas admissible que la prudence la plus élémentaire les aura engagés à se mettre en lieu sûr avant la bousculade ? Je ne vois vraiment pas ce qui les en aurait retenu.

— Moi, je le pressens.

— Et quel serait cet empêchement ?

— Voyez-vous, reprit l'hôtelier, ces messieurs sont montés trop à gauche, du côté du glacier,

là où seuls les montagnards peuvent se reconnaître. A six, on chemine lentement, surtout quand on est encordé et qu'on lutte contre le vent. Il faut, pour cela, être mieux exercé et avoir les jarrets plus solides que ne les ont les citadins. Et puis, ils étaient partis beaucoup trop tard de l'auberge du Sanetsch. Se mettre en route à huit heures du matin ! Quelle absurdité ! Quatre heures de retard ! Pour rattraper le temps perdu, ils auraient dû grimper tout droit par l'arête, au lieu de faire le long détour par le Gstellihorn. Le Gstellihorn ! passe encore par le beau temps, mais par la tempête, la neige fraîche et un froid de loup !... Au demeurant...

Il se tut subitement et se tourna, l'air embarrassé, vers les hommes qui se tenaient à quelques pas de lui.

Gertrude rompit le silence avec sa vivacité habituelle.

— Expliquez-moi donc, brave homme, à quoi peut bien vous servir votre colonne de secours. Si, comme vous dites, tout espoir est perdu depuis ce matin et que votre aide arrive deux ou trois jours trop tard, ce que vous tenterez me paraît d'une utilité bien problématique. C'est hier qu'il aurait fallu faire quelque chose, hier ou même avant-hier.

— C'est précisément ce qui a eu lieu, fit l'hôtelier... Je veux dire que nous avons fait ce que nous pouvions, ce que nos forces nous permettaient... Or, pas moyen de dépasser l'alpe d'Audon, à cause de la neige — trois bons pieds de neige fraîche, — à cause aussi d'un brouillard à couper au couteau, du vent et du danger des avalanches... Là-bas (et son bras se tendait dans la direction du canton de Vaud) les Ormonans, avec tout leur bavardage, ont à peine réussi à atteindre le Sex rouge. La neige y est aussi molle que de notre côté... Toute tentative de sauvetage était impossible. Il ne faut donc pas en vouloir aux montagnards d'ici et de l'autre versant, s'ils n'ont pas voulu s'exposer en pure perte à de graves périls et s'ils préfèrent attendre...

— Attendre quoi ? s'écria Gertrude avec angoisse, attendre qu'il plaise à la Providence de nous gratifier du beau temps ?

— Mon Dieu, oui, madame, jusqu'au retour du beau temps ou, au moins, jusqu'à ce que la fonte de la neige fraîche mette à découvert les six cadavres... Ils peuvent bien attendre un jour encore, maintenant. Les morts sont patients, rien ne les pousse à nous voir partir avant demain matin pour les emporter...

A ces terribles, paroles Gertrude se sentit dé-

faillir. Une sueur froide mouillait son front; elle respirait à grand'peine.

Les cadavres !

La vision de ces morts qui attendaient tranquillement qu'on vint les prendre lui étreignait la gorge et le cœur. D'un geste affolé, elle se défit de son béret de cycliste, du foulard qu'elle avait au cou, et, les yeux fermés, se laissa choir sur l'escalier de bois de l'auberge.

— De l'eau, articula-t-elle faiblement.

On lui apporta du vin. Elle en avala coup sur coup deux pleins verres. Cela la remonta. Se levant avec résolution, elle fit à l'hôtelier de l'Ours, d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Je vous accompagnerai là-haut. Partez quand vous le jugerez bon, le plus tôt sera le mieux; tout de suite, si vous voulez; et surtout pas d'embarras, pas de tergiversations ! Je sais quel est mon devoir; je me sens au reste tout à fait remise et suis prête à tout. Si, pour un motif quelconque, vous ne vouliez pas de moi, mes prières et ma bourse décideront bien quelque villageois à me servir de guide.

(A suivre.)

JEAN HOINVILLE.

En vue du port.

Enfin, le modeste esquif qui porte les espérances de l'*Association Juste Olivier* est bien près du terme de son voyage. D'ici trois semaines, il touchera le premier port, il aura accompli la première étape. Le 8 août, mi-été de Taveyanne, si le soleil est des nôtres, ou le 10, mi-été d'Anzendaz, quel que soit le temps, aura lieu l'inauguration du monument de Gryon. Le haut village prépare de grandes réjouissances; le programme définitif en sera arrêté un de ces jours.

Au mois d'octobre, ce sera le tour d'Eysins, à l'occasion du centenaire de Juste Olivier.

Les plaques de Gryon et d'Eysins, œuvres de M. R. Lugeon, sculpteur, sont d'une exécution très artistique. La première reproduit les traits de Juste et de Caroline Olivier, les « Deux voix »; la seconde évoque le souvenir des deux frères, Juste et Urbain, le poète et le romancier.

L'an prochain, l'*Association* compte pouvoir couronner son œuvre par l'inauguration d'un buste, à Lausanne.

Le montant de la souscription est actuellement de fr. 40,126.56. Il faut encore, pour la réalisation complète du plan de l'*Association*, 5000 francs. La caisse est ouverte.

A l'examen de droit pénal. — Le professeur : « Supposons, Monsieur le candidat, que le prévenu qui nous occupe vous ait égorgé et se soit défié de votre cadavre en le brûlant dans son poêle... quelle peine lui infligeriez-vous ?

Aux foins.

D EBOUT !

— C'est passé trois heures !

— Oh !... On y va !

Les paupières lourdes se soulèvent à regret, découvrant les yeux encore tout embrumés de sommeil. On saute du lit, on s'habille en rechignant. Au dehors, c'est la nuit. Un coq lance gaillardement ses « cocoricos ». Un « cocorico » lointain répond à cette fanfare. Puis d'autres encore. C'est l'appel au travail pour le paysan, dont la journée commence avant le jour.

Les faucheurs, la faux sur l'épaule, sortent des fermes encore silencieuses. En passant vers la fontaine, où l'eau coule abondante, ils plongent leurs mains calleuses dans le bassin et se baignent le visage.

Ils s'en vont sans mot dire. On n'entend que le bruit sourd de leurs sabots sur le sol humide de rosée.

— Pierre, commence, toi qui es le plus jeune ! C'est là ; j'ai fait une marque hier au soir !

Pierre aiguise longuement sa faux; on entend au loin les baisers amers que donne la « molette » à la lame. Il prend position et, lentement, tel un automate, il s'enfonce dans la nuit, suivi de près par ses camarades.

La faux avide mord l'herbe drue. Les fleurettes gracieuses, qui s'aprétaient à sourire aux premiers rayons du jour, tombent, mortellement frappées.

L'horizon s'éclairent peu à peu. Le globe vermillon du soleil apparaît dans l'échancrure des Tours d'Aï.

Les travailleurs redoublent de vigueur. Les langues jusqu'alors muettes se délient. On s'intercale.

— Allons ! Albert, hardi ! si tu ne veux pas que je te coupe les talons à ras les genoux.

— Moi ! exclame un petit « noiraï », aux yeux malicieux, je voudrais que les femmes se mettent aussi à faucher. On les placerait en avant, ça nous donnerait de l'acouet. Malheureux ! quel ouvrage on abattait.

— Ouah ! répond un camarade, ça n'irait pas. Toi qui ne fais déjà rien de sorte ! Alors qu'est-ce que ça serait ?

— Oh ! regardez-voir le nianiou ! C'est pas parce que tu peux pas avoir de bonne amie qu'il faut être jaloux. Je suis pas comme toi ! moi. Tu es naïf à faire pleurer un gendarme. Quel « Tata-Dzenelhie ! » Tu es rudement bien baptisé.

De grand matin on annonce à l'abbesse de Frau-brunnen un régisseur des domaines de sa maison, qui vient lui rendre compte de l'état des choses. Le récit de ce serviteur fidèle, en confirmant tous ceux de la nuit, l'instruit des suites de l'affaire. Vers le minuit, les progrès de l'incendie ayant forcé les Anglois comme les Bernois à quitter des bâtiments embrasés, le combat qui a recommencé dans la plaine avec un acharnement indicible, n'a fini qu'au jour. La victoire s'est enfin décidée pour les Bernois, auxquels il est arrivé des renforts : le prince Gallois demeuré sur le champ de bataille avec toute sa noblesse, a péri les armes à la main; et ses troupes fuyant en désordre, se replient sur St. Urbain.

— Et Grandson ? s'écrie la dame d'Estavayer. Les détails, répondit cet homme, ne pouvoient être connus sitôt : dans deux ou trois jours on en sauroit davantage : à l'égard de monseigneur de Grandson, tout ce qu'il pouvoit assurer, c'est que la veille, il l'avoit vu près du général Anglais.

Suivie de ces religieuses, l'abbesse de Frau-brunnen se rend à l'église de la paroisse, pour assister au Te-Deum que va chanter l'aumonier de son couvent ; Catherine marche sur leurs pas d'un air égaré.

Au sortir de l'église, la dame d'Estavayer, appuyée sur le bras de la demoiselle d'Alaman, regagne lentement sa demeure, lorsqu'un inconnu l'aborde et lui dit, en baissant la voix : — Souffrez, noble

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

14

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE XI (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

MATHILDE cherche vainement à la rassurer. La nuit tombe enfin, et jamais nuit ne fut plus obscure : un profond silence règne dans le château, tout dort excepté les deux amies, dix heures viennent de sonner. Tout-à-coup, la sentinelle de la porte s'écrie d'une voix de tonnerre, *qui va là ?* On lui répond, par le nom d'*ami*, on ajoute que c'est de la part de monseigneur de Grandson. En effet, c'est Mielwil lui-même ; et ce fidèle écuyer qu'on introduit à l'instant, est porteur de la sauvegarde accordée par le général anglais. Retenu par un devoir *sacré pour tout chevalier*, Grandson n'a pu comme il l'eut désiré, la remettre lui-

même à la dame du château. Elle remercie Mielwil, et voudroit l'arrêter jusqu'au lendemain. Impossible, il est trop pressé de rejoindre *son bon maître* : on le laisse aller.

Plus calme, si ce n'est plus satisfaite ; et bien sûre de ne revoir Othon de long-tems, puisqu'il a manqué l'occasion qui s'offroit de reparoître chez elle, Catherine va se mettre au lit, lorsque observant au loin, comme la lueur d'un incendie, elle rappelle Mathilde, et lui montre le ciel embrasé dans divers points de l'horizon. L'effroi des deux amies les engage à réveiller tout le monde ; on envoie à la découverte ; et tous les rapports constatent bientôt, que les villages de Buchsée, de Jeggenstorf, d'Hindelbank, ainsi que plusieurs autres, sont en proie aux flammes, et que les Bernois s'y trouvent aux prises avec l'ennemi. Une heure après, l'on apprend que le quartier général est attaqué, et que le couvent de Fraubrunnen est devenu le théâtre du plus sanglant de tous les combats.

Chaque détail de cette terrible scène, porte un coup fatal à la dame d'Estavayer. Grandson voyant les Anglois attaqués, surpris, aura sans doute voulu périr avec eux : et voilà *ce devoir sacré pour tout chevalier*, dont parloit Mielwil.

— Que le doute est insupportable, dit-elle à Mathilde ; quel besoin, mais quel effroi d'en sortir. Toute mon ame s'élance au-devant des nouvelles que j'attends ; je me meurs à chaque fois que la porte s'ouvre ; et je n'ose hasarder une question.

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.